

Il n'y a pas d'ennemis

Le soleil illumine ce beau ciel d'été 1944 et ses rayons réchauffent l'atmosphère. Friedrich est installé à une petite table, et les croissants sur le bord de l'assiette. Ces derniers sont juxtaposés à une grande tasse de café, et Friedrich à la boulangerie du village. De la tasse se fait sentir une douce odeur, et la douceur de l'été se fait plutôt bien ressentir ; on pourrait presque, l'espace d'un instant, oublier que nous sommes en guerre.

Malgré les apparences quelque peu trompeuses, Friedrich Hans, policier de l'ordre public en régions occupées, est bien en fonction ; même si une petite pause-café en début d'après-midi ne constitue pas un pilier de sa déontologie professionnelle. Cependant, le port du képi, de l'uniforme de service et du brassard rouge orné d'un disque blanc, lui-même orné d'une croix à l'esthétique particulière, en font parfaitement partie. D'ailleurs, c'est consciencieusement que Friedrich remplit avec fierté ces obligations.

Il porte la tasse à ses lèvres. La chaleur du café, le cri des mésanges et la lueur du soleil se mêlent en ses sens, et les souvenirs dans sa tête. L'assourdissant bruit des MG34 qu'il avait jadis manipulés peut quasiment s'entendre. Les frissons qui avaient parcouru son corps au milieu des champs gelés de l'URSS et de l'hiver 1941 le saisissent à nouveau. Il les aperçoit : ces lambeaux de chair qu'il appelait « camarades », ces infâmes soviétiques qui tombaient un à un sous les coups des mitrailleuses allemandes, et, par-dessus tous, ces titanesques machines écrasant ses frères comme on écraserait des insectes. « BAM ! », il revoit sauter dans un éclat de gloire les habitations ennemies. « BOUM ! », il revoit sauter dans un artifice de violence les corps de ses compatriotes. « HEIL ! », il revoit sauter dans une explosion d'euphorie le peuple allemand !

« HEIL ! », voilà pourquoi mes jambes ont accepté de me porter sur plus de cinq mille kilomètres. « HEIL ! », voici pourquoi mon corps a accepté de servir de chair à canons. « HEIL ! », tenez la véritable cause pour laquelle mon esprit se résilie à vivre ou mourir s'il le faut. « HEIL ! », parce que ces sous-hommes que sont les juifs, les communistes et tous ceux qui s'opposent à Hitler sont les mêmes qui ont plongé dans la misère ma mère, mon peuple, mon pays. Alors oui, s'il le faut je les battrai jusqu'à ce que leurs corps ne soient plus qu'un difforme objet flottant dans une mer de sang et je les brûlerai jusqu'à ce que même leurs cendres ne soient plus que fumée.

Une larme coule le long de son visage, il l'essuie. Ses sens lui reviennent et il distingue à nouveau, hissé au milieu de la place, le drapeau du Reich allemand. Il lui rappelle les horreurs qu'il a traversées, mais aussi la raison de sa présence en France. Il repose la tasse de café, elle est vide.

Soudain, un long son alternant entre lourd et strident se propage dans toute la ville. Le cri des sirènes est suivi de celui des habitants. Les paupières de Friedrich se relèvent au maximum et ses mains s'ouvrent, laissant tomber un demi croissant sur le sol. Il se lève, renverse une chaise, court dans la boulangerie, et s'installe dans une petite pièce à l'arrière du commerce, dans laquelle sont entreposés quelques sacs de farine et quelques civils apeurés. À partir de là, Friedrich sait que son sort ne lui appartient plus...

Il est dix-huit heures et demie dans un pittoresque village du nord de la France. L'amusement n'est pas au rendez-vous et l'officier n'est pas à l'heure. M. Dublanc, maire de cette commune, attend dans l'antichambre. Depuis près de trois quarts d'heure, il observe défiler un cortège d'hommes, chacun mieux décoré que le précédent. Ce va-et-vient dans la chambre du conseil municipal l'inquiète un peu. Pourtant ce n'est pas la première fois que cela se produit et M. Dublanc est très au courant de ce qu'il se passe. Depuis le début de l'occupation, les rencontres " surprises " avec des hommes hautement placés dans la hiérarchie allemande sont devenues pour lui des formalités. Alors de quoi s'inquiète-t-il ? C'est la question qu'il se pose, comme s'il cherche à se rassurer. Toutefois, il connaît la réponse ; le motif de la visite lui est encore inconnu. En effet, il peut s'agir de tant de choses : des informations, des directives, des taxes, voire des « disparitions ». Dans tous les cas, il sait que tant qu'il ne fait qu'obéir aux ordonnances, aucun problème ne devrait lui arriver.

Les portes s'ouvrent finalement. Le maire est invité à entrer. Il passe les portes de la chambre. Plusieurs hommes se tiennent debout. Parmi eux, le maire reconnaît à sa décoration, le commandant allemand avec qui il a rendez-vous. M. Dublanc salue respectueusement chacun des hommes. Pas un mot ne lui est en revanche adressé. Le supérieur se met à parler. Les sons qui sortent de sa bouche sont pour M. Dublanc des agressives sonorités dénuées de sens. Bien qu'il ne comprenne rien, le ton et le visage de l'officier annoncent déjà au maire la dureté du propos. Le commandant termine son discours, un silence se glisse, puis l'interprète reprend : « Hier, le dimanche 4 juin 1944, les bombardements ennemis sur la ville de Rouen ont continué pour la sixième journée consécutive et ont été accompagnés de divers autres bombardements sur les villes majeures des alentours, notamment Caen. En raison des dommages subis, nous vous chargeons de préparer un logement pour une quarantaine de personnes d'ici ce soir. ». L'ordre est clair, M. Dublanc, sans attendre un instant, hoche la tête et répond : « Cela sera fait dans les plus brefs délais ». L'interprète traduit, l'officier sourit. Il tend au maire une bourse dont le contenu saura gracieusement le satisfaire. Puis l'interprète reprend et transmet au maire encore quelques directives, suivies de quelques informations superflues. Enfin, il l'invite à ressortir. Deux soldats viennent lui ouvrir les portes. Le maire la franchit, quelques secondes s'écoulent, la porte se referme derrière lui.

À peine a-t-il le temps de laisser le stress retomber que son secrétaire accourt. Il lui demande :

« Monsieur, puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Vous êtes bien aimable de me le demander. Dites à l'aubergiste de libérer toutes ses chambres.

— Toutes ces chambres ? *Dit-il avec étonnement.*

— Oui et faites parvenir à Mme et M. Dubois qu'ils peuvent, s'ils le souhaitent, disposer de mes appartements, mais qu'ils ont malheureusement l'obligation d'abandonner au plus vite les leurs pour des raisons d'état. »

Le secrétaire, après avoir acquiescé, s'en va. Le maire se sent soulagé. Pourtant, un profond malaise le saisit. Il a le cœur lourd, et l'esprit tourmenté...

Il se fait tard et l'air est frais. Elise est blottie dans le coin de sa cellule, et contre un peu d'espoir. L'espoir de voir s'effondrer cette folle tyrannie. Tyrannie qu'elle rêve de voir tomber de si haut, comme elle vit aussi bas tomber la liberté. Elle ne compte plus les jours depuis qu'elle fut enfermée ; cela doit remonter à environ deux mois. Deux mois qu'elle partage six mètres carrés avec une petite souris et quelques insectes en guise de colocataire. Deux mois qu'elle festoie, prenant garde à toujours savourer les quelques demi-tranches de pain qui lui sont gracieusement données quotidiennement. Deux mois qu'elle est libre d'user de son temps à son bon vouloir. Deux mois qu'un soupirail auquel elle n'arrive juste pas à se hisser constitue son seul apport d'air et de lumière, ainsi que son seul panorama du monde extérieur.

Franchement, je me demande s'il existe une vie plus souhaitable que la mienne ; j'ai tout ce dont on pourrait rêver ! Quoiqu'il pourrait juste me manquer quelque chose : « liberté, égalité, fraternité ». Voilà qui me semblerait plutôt agréable à entendre par les temps qui courent. Du moins, ça changerait un peu du redondant « un peuple, une nation, un guide ». Les Allemands, ce n'est pas que je vous déteste, quoique peut-être un peu pour certains, mais toujours entendre le même disque, c'est un peu pénible à la longue !

Un bruit régulier commence à se faire entendre au dehors. L'on dirait que des chaussures martelant la rue pavée s'avancent à un rythme rapide. La fréquence des pas semble indiquer qu'il s'agit d'une des connaissances d'Elise. Et, des connaissances qui déambulent les ruelles à de telles heures, Elise n'en connaît qu'une. Les bruits de pas s'arrêtent à la hauteur du soupirail. De ce dernier tombent une lettre, du chocolat et une allumette. À peine les objets caressent le sol que les bruits de pas reprennent, de plus en plus sourds. Ces bruits de pas s'appellent Lucie. Lucie, résistante de la France libre, rend visite chaque semaine à Elise lui apportant de quoi se reconforter, à savoir un peu de chocolat et une lettre de son tendre amour. Elise s'empresse d'ouvrir la petite enveloppe et en extirpe la lettre :

« Ma très douce Elise,

La mer conspire à nous séparer, mais son effort est vain car l'ardeur qui brûle en moi et qui nous unit est inaltérable et éternelle. S'il me fallait encore vivre dix années d'agonie pour qu'enfin je puisse te retrouver, je le ferais.

Mais sache, mon cœur, que ce ne sera pas nécessaire. En effet, au moment même où je t'écris ces mots, moi et mes camarades nous nous préparons à venir te chercher, toi, et avec la liberté de la France. Les pilotes anglais et américains ont déjà effectué un joli travail en bombardant la quasi-totalité des gares de Normandie. À notre arrivée, les Allemands auront bien du mal à correctement riposter.

En attendant nos retrouvailles, je pense fort à toi et te laisse un baiser d'Angleterre. Souhaite-moi bonne chance dans la bataille ! Je t'aime !

Ton chéri, Maël. »

« Moi aussi je t'aime » chuchote Elise avant d'ajouter : « Sois prudent ». Elle enlace fortement une dernière fois la lettre, puis elle saisit l'allumette, l'enflamme et met feu au morceau de papier...

Friedrich se repose, il essaie de se remettre de son aventure d'avant-veille. Par chance, il en est indemne. Cependant, il garde en lui l'effroyable silence qui a suivi les détonations, les ruines et les cadavres qu'il a dû éviter, ainsi que la bonne demi-centaine de kilomètres qu'il a dû parcourir avant d'enfin pouvoir profiter d'un peu de repos. Cela fait un bon moment qu'il n'a pas fermé l'œil, et là, il en profite.

Rapidement, la porte s'ouvre, la lumière s'allume, et la voix d'un sergent aigri retentit : « Aufwachen ! Stehend ! ». Friedrich encore dans les vapes, ose à peine entrouvrir un œil. Il distingue vaguement ses camarades rechigner et l'horloge indiquant une heure et demie du matin. « Schneller ! Der Feind ist da ! », hurle le sergent. Friedrich finit par reprendre conscience et pose un pied à terre. Bien qu'il ne comprenne pas encore ce qui se passe, Friedrich suit les autres hommes qu'il voit sortir de la chambre en vitesse. Comme eux, il s'équipe et finit par sortir de l'auberge dans laquelle ils dormaient il y a encore dix minutes. Tous finissent par comprendre que des planeurs ainsi que des parachutistes ont atterri non loin d'ici il y a de cela plus d'une heure. Friedrich et une vingtaine d'autres hommes sont ainsi envoyés en direction de Bénouville, un village à tout juste deux kilomètres de leur position.

Dans la nuit, les pas et les minutes se succèdent. À plusieurs reprises, des bruits sourds de moteurs se font entendre, probablement des avions. La lune est pleine, il n'y a ni vent ni nuage, mis à part quelques grandes colonnes de fumée que l'on peut apercevoir à l'horizon. Il doit être deux heures du matin, et alors que la petite troupe s'apprête à entrer dans Bénouville, une fusillade éclate. Un des hommes tombe raide mort sur le sol, les autres s'écartent du chemin, se jettent à terre ou s'adossent contre un mur. Friedrich, lui, est appuyé contre un arbre, il tient entre ses mains un Walther G43. Il entend les coups de feu s'échanger, et au bout de quelques secondes plus rien. Il se retourne et voit ses camarades tout autant surpris que lui. Friedrich court pour les rejoindre, eux qui se sont abrités à l'arrière d'une bâtisse. L'un d'entre eux a une radio, il appelle du renfort. Les autres, Friedrich y compris, contournent le bâtiment. Les hommes vérifient prudemment chaque coin de mur. La petite formation continue et s'enfonce dans un dédale de ruelles, murs et maisons. Au bout de quelques pas, le lieutenant ordonne la division de la troupe en deux sections. Tandis que la première rebrousse chemin pour prendre l'ennemi à revers, la deuxième continue ; Friedrich ne rebrousse pas chemin. Ainsi, une dizaine d'hommes dont Friedrich poursuivent leur route entre façades et angoisses.

Les étoiles continuent à défiler dans le ciel. Il doit quasiment être deux heures et demie. Des balles sifflent à quelques maisons d'ici, mais ce n'est pas le moment de s'en soucier. Un à un, les hommes sautent une haie, traversent un jardin, se hissent le haut d'un muret et glissent le long d'une habitation. Ils s'arrêtent au coin d'un mur. Friedrich étant celui en tête de file, c'est à lui que revient la responsabilité de vérifier l'angle mort. Son cœur s'accélère, il expose rapidement sa tête, balaye d'un coup d'œil le panorama, identifie deux ennemis de dos, et revient à l'abri. Il lâche un soupir, presque tremblant, il regarde son caporal et hoche de la tête. Ce dernier lui hoche la tête en retour. Friedrich saisit fermement son fusil d'assaut. Un pas hors du mur, l'arme pointée, deux décharges, deux corps à terre...

Debout, le regard perdu au travers de sa fenêtre, le maire reste immobile. Des lueurs orangées émanent des nuages qui tissent un rideau masquant les étoiles. La terre vibre périodiquement sous les coups des bombes. Le seul bruit qui vient percer la paisibilité de la nuit est le son des sirènes, étouffées par la distance. Le temps se dilate, la valeur de chaque seconde décuple. Le pendule indique péniblement quatre heures. M. Dublanc le sait, il ne verra pas le jour se lever.

Doucement, il s'assied dans son fauteuil, tasse de thé à la main. Il en vide le contenu, prenant soin d'en saisir toutes les subtilités. Il la repose délicatement. « La mort, on ne s'en soucie vraiment que lorsqu'il est trop tard », établit-il comme un constat. Attendant son heure, il décide d'écrire ses mémoires. Il se saisit donc d'un carnet et d'un stylet. Sa main se pose sur une page et des mots apparaissent :

« Le mardi 6 juin 1944,

En écrivant ces mots, moi, Émile Dublanc, me laisse une dernière appréciation du monde et au monde une dernière appréciation de ma personne car avant de juger ce dernier il me faut comparaître devant lui.

Humanité, laissez-moi vous éclaircir ceci : je savais tout. Conséquemment, n'essayez pas d'alléger ma culpabilité sous le poids de mon ignorance. Depuis l'arrivée d'Hitler au pouvoir, je savais où sa politique nous mènerait ; à la mort. Mort de notre société, au mieux, celle de toute nuance, au pire. Je connaissais son programme d'extermination : extermination de l'opposition politique qu'elle soit libérale, socialiste ou communiste, extermination de ce qui nous est étranger qu'il s'agisse d'un juif, d'un noir ou d'un homosexuel, et l'extermination de la raison telle que la pensée critique, le savoir ou la compassion. En d'autres mots, il s'agissait du plus vaste programme d'extermination de ce qui fait l'Homme, l'humanité.

Lorsque les premiers Français tombèrent sous l'attaque de 1940, j'ai parié sur la victoire des Allemands. Ainsi, dans un élan d'opportunisme, j'ai collaboré avec la mort. Des enfants, j'en ai envoyé tant à l'usine. Des torrents, j'en ai fait couler des milliers sur les joues des mères. Des âmes, j'en ai envoyé brûler à la pelle dans ce qui se rapproche le plus de l'enfer. La dignité de l'homme, je l'ai bafouée tout en vendant la mienne. Au jour où j'écris ces mots, je ne suis plus rien. Je regrette tout.

Mes torts sont impardonnables et non atténuables. Je vais pourtant m'efforcer d'apporter quelques mots, qui je l'espère, vous seront utiles. Sur la guerre, il y a une chose à savoir. Vous pleurez ceux qui n'ont pas compris, ceux qui ont vu leur destin emporté dans une absurdité. Vous haïssez ceux qui croient comprendre, ceux qui pensent qu'ils se battent pour un idéal qui est votre enfer. Et enfin, vous acclamez ceux qui comprennent, ceux qui savent ce qu'est la guerre, qui vous exaltent et vous utilisent comme des pions. Réveillez-vous ! Haïssez les monstres pour qui vos vies ne valent rien ! Pleurez ces imbéciles qui s'illusionnent avec des mondes meilleurs à coup de mitrailleuses ! Et acclamez ces nobles gens pour qui une guerre n'a pas de raison d'être ! »

Le vrombissement d'un moteur attire à nouveau le regard de M. Dublanc vers la fenêtre. Il se lève et s'en approche. Il ne distingue rien, si ce n'est que les flammes à l'horizon se sont approchées de lui. Soudain, dans un flash, il est ébloui, assourdi, les vitres volent, ses sens s'éteignent, une feuille s'envole...

La lumière orangée de l'aube danse sur le mur de la petite cellule ; le soupirail annonce la venue du jour. En raison d'une nuit fortement mouvementée, Elise est déjà éveillée. Le sol a tremblé à maintes reprises et plusieurs détonations se sont fait entendre. Au cours de la nuit, quelques cris en allemand se sont également échangés.

Le clocher résonne, six coups sont entendus. Elise se sent faible. Bien qu'elle n'ait pas fermé l'œil de la nuit, elle essaie de s'assoupir un peu. Malheureusement pour elle, son esprit est encombré. Elle repense à tous ceux qu'elle connaissait avant que la guerre ne fasse rage et à tous ceux qu'elle ne connaîtra plus. Elle repense à ces fils qui prirent les armes pour défendre leurs mères, mais qui ne les reverront jamais. Elle repense à ses jours pluvieux quand la boue se mêlait au sang des siens, partis pour toujours. Elle repense à l'horreur qu'elle croyait loin, mais qui soudain est venue. Pourtant, aujourd'hui, elle espère. Malgré qu'elle ne l'ait point encore vu, elle a cette drôle d'impression que ce jour restera gravé en elle, et, peut-être, dans les mémoires de l'humanité. Ce sont sur ces pensées un peu moins brutales qu'elle trouve un peu de sommeil.

« BAM ! », Elise sursaute ! Une explosion a vraisemblablement eu lieu à quelques pas d'i... « BAM ! » et une deuxi... « BAM ! » et en vo... « BAM ! » ! Le moindre son est inévitablement masqué par le chahut des déflagrations et par le rugissement du sol. Par saccades, le sol secoue Elise et celle-ci même en étant déjà au sol, a l'impression de perdre l'équilibre. L'atmosphère s'épaissit et, par la petite ouverture de sa chambre, de la poussière s'infiltre. L'on entend quelques bâtisses se changer en ruines et Elise prie pour que les quelques pierres au-dessus de sa tête ne suivent pas le même destin. Le vacarme s'essouffle et tout semble redevenir stable. Le silence s'installe mais laisse rapidement place à un nouveau brouhaha. Des voix crient d'agonie, d'autres hurlent des ordres dans des langues étrangères. Elise n'a point la moindre idée de ce qui est en train de se passer, ni de l'heure qu'il est. « RA-TA-TA-TA ! », des rafales sont tirées à une distance voisine. Elise ne fait plus le moindre bruit, son cœur bat vite, ses mains tremblent. Elle tente de disparaître, se recroquevillant dans un coin sombre de sa cellule. Une nuée de cris gonfle, tous emplis d'angoisse, de rage ou de patriotisme, et pour la première fois depuis plus d'un lustre, elle entend parmi ces cris, un mot anglais. Celui-ci se fait suivre de paroles françaises tintées de liberté.

Soudain, une hache s'enfonce dans la porte retenant Elise captive depuis deux mois. Au bout de quatre coups, la porte finit par céder, laissant une maigre silhouette apparaître. Il s'agit de Lucie, elle est méconnaissable. Elise s'attriste de l'état de son amie dont elle ignore encore quasi tout et se lance dans ses bras pour venir y pleurer. Lucie est émue, elle ne trouve pas les mots. Elles s'étreignent fortement et ravivent en un instant une amitié partagée par la fureur de la guerre. Lucie finit par lâcher Elise, lui confiant qu'elle n'a pas seulement manqué à son amie. Elise relâche son amie et aperçoit une deuxième silhouette, plus imposante, surchargée, munie d'une arme à feu, mais non allemande. Elise reconnaît tout de suite l'individu et à peine se sépare-t-elle de son amie qu'elle finit dans les bras de Maël en larmes. Ils s'enlacent un court instant, mais Maël interrompt les retrouvailles : « Nous devons partir ! » ...

Du tambourinement incessant des mitrailleuses, Friedrich en est sourd. Les cadences de tirs excèdent quasiment mille deux cents coups par minute, chose pour laquelle, en temps normal, il aurait été battu par son caporal. L'arme est chaude, plutôt brûlante, et les coups qu'elle assène, eux, sont froids.

Ils sont sept ainsi, dans une grange décrépite et visiblement ruinée par les bombardements antérieurs. Au sein de ce bastion de fortune, ces quelques hommes mènent un combat dévêtu de tout espoir. Tous s'estiment déjà chanceux de ne pas avoir succombé durant la nuit. Pourtant, ils savent que si le conflit se maintient avec cette même intensité, ils ne pourront tenir leurs positions qu'encore quelques temps. D'autant plus que les heures s'assombrissent au fil de la journée. Là où on croyait encore à une simple opération de parachutage avant que le jour n'arrive, il est clair maintenant que la Normandie subit l'invasion la plus monumentale de notre ère. Ainsi, dans la tête de ces quelques hommes, il n'y a plus de questions qui se posent concernant leur destinée ; ils ne se battent plus pour survivre, mais uniquement pour tuer l'ennemi.

Un des compagnons de Friedrich chute sur le sol dans l'indifférence la plus totale, un trou au milieu du front. Au dehors, entre pommiers, ruines et corps, se trouvent des ennemis éparpillés. Leur nombre est significatif, probablement une cinquantaine ou plus. Ils avancent tant bien que mal sous de violentes ripostes, mais, abominablement, ils progressent mètre après mètre, minutes après minutes, morts après morts.

D'un coup, un hurlement surgit. Friedrich ne se retourne pas. Si un de ses camarades se meurt, ce n'est pas le moment de s'en soucier, mais au bout de quelques secondes, le hurlement laisse place à des pleurs, non d'agonie, mais de larmes qui viennent du cœur. Friedrich se décale et finit par se retourner. Il voit son camarade, et à ses côtés la caisse de munitions est vide. Il s'agit d'une question de secondes avant que tous n'épuisent leur magasin. Un à un, ses camarades réalisent ce qu'ils redoutaient. Le dernier coup de feu est tiré, et puis... le silence. Seul le sanglot vient rompre le calme étrange et nouveau.

Dans un élan de désespoir, un des hommes se précipite à l'extérieur de la grange, court à toute vitesse et est abattu dix pas plus loin. Un autre s'est gardé une balle, il charge son flingue, le fout entre ses deux yeux et s'éteint. Les quatre hommes encore en vie se regardent dans les yeux, cherchant désespérément une échappatoire. L'un d'eux saisit un peu de courage, il jette ses armes à terre, enlève son casque, arrache son brassard et sort les mains tendues vers le ciel. Il disparaît de la vision des 3 autres, un coup est entendu. Un autre le suit, résolu à rejoindre le même destin. Il sort désarmé, main au ciel, un deuxième coup est entendu. Friedrich fixe le dernier homme, celui qui est en sanglot. Friedrich lui adresse ses adieux, puis il s'avance au dehors de la grange. Il tend les mains au ciel, il ferme les yeux et s'avance lentement. Il est prêt à accepter la mort. Pour son pays, il se sera battu jusqu'au bout, néanmoins il part avec le regret de les avoir vus le vaincre. À chaque pas qu'il fait, il s' imagine qu'il s'agit du dernier. Soudain, une voix lui hurle des mots qu'il ne comprend pas, il s'arrête. Il ouvre les yeux et là, il aperçoit ceux qu'il appelait ennemis...

Face au soleil arrivant en fin de course, Elise rêve, la tête posée sur son épaule. Ils se tiennent mutuellement par les hanches, leurs bras se croisant dans leur dos, leurs cœurs battant à l'unisson. Ils savourent ce petit moment d'intimité, le premier depuis 1940. Ils regardent tous deux en direction du dégradé rosâtre se dessinant à l'horizon, et y cherchent ensemble un peu de gaieté dans ce monde terni par la guerre. Maël prend une inspiration profonde avant de soupirer :

« J'aimerais tant que cet instant dure pour l'éternité. *Dit-il en l'étreignant un peu plus fortement.*

— Il pourrait, mais il y a trop à y perdre. Tu le sais mieux que moi, il vaut mieux mourir libre que de vivre enchaîné. N'est-ce pas toi qui me disais qu'aller aux champs n'est pas plus fou que de rester soumis ?

— Oui, c'est moi qui l'ai dit, mais c'était un autre temps. Depuis, j'ai bien vu ces champs, et les violences qui s'y produisent. J'y ai pu mesurer l'absurdité de l'être humain. J'ai vécu ces horreurs que l'on se livre pour un drapeau. J'y ai vu tous ces gens si fiers d'une bannière. Alors, veuillez bien me croire lorsque je te dis que pour de tels moments, j'aimerais fuir ces champs. *Il verse quelques larmes.*

— Et les valeurs qu'ont ces bannières ? La liberté française ? Ne prime-t-elle pas sur les valeurs que véhicule Hitler ? À l'impérialisme, au racisme, je préfère la liberté.

— Tu es pour la liberté, moi je le suis aussi. Mais tuer pour la liberté, je n'appelle pas ça libérer. L'impérialisme que tu dénonces, c'est un excès de fierté, de ces bannières, de ces valeurs, dont chacun est exalté. Je continuerai à me battre, mais ça ne sera plus pour la France, ni son drapeau, ni liberté. Je veux juste en finir avec toutes ces folies. »

Avec ce discours, Elise a de la peine. Si le nationalisme est effectivement le responsable des horreurs que son siècle traverse, alors cela signifie-t-il que les Allemands ne sont responsables de rien ? Or, elle ne comprend pas comment celui qui vit ces monstres au plus près, peut encore ne pas éprouver d'aversion profonde pour ces envahisseurs, ces assassins et ces criminels. Pourtant, il semble confiant en ces propos, et sa voix trahit une certaine expérience du sujet dont il parle. Elise est mitigée.

En revanche, là où elle n'a aucun doute, c'est que l'homme qu'elle aime souffre, même s'il essaie de le cacher. Elle a vu ses larmes couler le long de son visage et elle souffre pour lui. Elle passe ses deux bras autour de son cou et vient déposer un baiser sur sa joue. Après tout, s'ils sont ensemble ce n'est pas pour porter le poids du monde, mais pour s'en alléger. Maël semble s'adoucir sous la tendresse dont fait preuve Elise. Il passe à son tour ses bras autour de sa douce. Au moment où ces derniers finissent de faire le tour de sa taille, il vient également lui rendre son baiser, sur le front cette fois-ci. Elise rougit et un sourire s'esquisse sur son visage, elle lève les yeux jusqu'à croiser son regard et se colle un peu plus à son partenaire. Son visage s'avance, leurs yeux s'échangent des lettres d'amour. Leurs nez finissent par se toucher, leurs lèvres aussi.

« Maël ! C'est ton tour de garde ! », entendent-ils. Maël retire ses bras du corps de sa partenaire avant de se retourner vers son collègue. « J'y vais dans une minute ! » lui crie-t-il. Il fixe une dernière fois Elise dans les yeux et lui glisse un « Je t'aime » avant de gentiment s'en aller surveiller les prisonniers de guerre...

Malgré la tombée de la nuit, Friedrich reste éveillé. Il est seul dans une cellule parmi tant d'autres. À travers quelques barreaux, il aperçoit un homme. Il s'agit d'un gardien dont le regard porte sur Friedrich, mais à la différence des autres gardiens, il n'a pas de rage au fond des pupilles. Friedrich ne sait pourquoi il est encore en vie, ni pourquoi il est traité avec tant d'humanité, lui qui a tué les mêmes qui le préservent captif aujourd'hui.

Un autre gardien passe avec un panier de pommes et en tend une à son collègue avant de poursuivre sa distribution. Une fois l'homme au panier reparti, le gardien, pomme à la main, s'assure qu'il est seul. Une fois, cela vérifié, il s'avance vers Friedrich. Friedrich ignore totalement les intentions de l'homme et commence à légèrement s'inquiéter. Une fois à sa hauteur, le gardien tend son bras au travers des barreaux, laissant sa pomme à Friedrich. Celui-ci hésite à la prendre, mais se laisse finalement tenter. Ainsi, il saisit le fruit et le porte à ses lèvres tout en restant muet. Le gardien commence à s'exprimer et de son discours Friedrich ne saisit que quelques mots qui mit bout à bout, donne « Bonjour, vous, prénom ? ». Bien que sa compréhension ne soit que très partielle, Friedrich croit avoir compris ce que le gardien lui demande. Il lui répond dans un français approximatif qu'il se nomme Friedrich avant de lui retourner la question. Friedrich se concentre sur les mots qu'il entend en retour et s'il a bien compris son interlocuteur, celui-ci se nomme Maël. Friedrich profite de l'occasion pour lui demander la raison pour laquelle il est encore en vie. Maël lui répond que si cela ne tenait qu'à ses collègues, Friedrich ne serait déjà plus de ce monde. Maël lui explique qu'il fait partie de ces hommes chanceux qui ont débarqué sur les plages ce matin même sans y trouver la mort. Il lui raconte également les périples auxquels il a dû faire face sur son chemin depuis les plages jusqu'à Bénouville. Il lui dit qu'il y devait porter renfort à des collègues qui y avaient été parachutés durant la nuit, les mêmes qui ont tué certains camarades de Friedrich et que Friedrich a lui-même tués. Maël lui fait comprendre qu'il était de ceux qui ont pris d'assaut le bastion de Friedrich, mais lui dit aussi que lorsqu'il vit ses collègues tuer deux hommes désarmés se livrant à eux, il ne put s'empêcher de les envoyer se faire voir et leur ordonna qu'on cesse de massacrer des hommes qui n'étaient plus soldats.

Friedrich ne comprenait pas, comment peut-on éprouver de la compassion pour ses ennemis ? C'est la question qu'il finit par poser au gardien. Ce dernier lui répond qu'on ne peut pas et qu'il s'agit d'ailleurs d'un des motifs qui a poussé la guerre à éclater. Puis il ajoute que lui n'a pas d'ennemi, que s'il se bat ce n'en est pas contre un mais juste pour en finir avec ces violences. Enfin, il conclut en lui disant qu'ils ne sont malheureusement qu'une très faible minorité à penser ainsi et que la haine qu'il a vue dans le regard des nazis semble aujourd'hui avoir changé d'œil. Ces mots ne laissent pas Friedrich indifférent.

Pour finir, afin d'en apprendre un peu plus, Friedrich demande à Maël ce qu'il va faire dès à présent. Il lui répond : « L'avenir m'est encore incertain, mais je me battrai probablement jusqu'à ce que la mort me rattrape ou jusqu'à ce que le Reich tombe. Puis, si je suis encore de ce monde, je retournerai auprès de celle que j'aime... ». Et, c'est à ces mots que Friedrich réalise...

À la suite de son réveil, Elise, après une nuit passée pour la première fois depuis longtemps dans un vrai lit, s'en va rejoindre son bien-aimé aux premières heures du jour. Lorsqu'elle arrive sur la place où sont entassées des mères, des épouses et des filles, elle y voit des centaines de fils, maris et pères, tous prêts à partir. Dans cette foule, elle aperçoit soudain la silhouette de celui qu'elle cherchait, Maël. Il est tout autant prêt que les autres, à l'exception qu'il n'a pas encore reçu d'adieu. Alors, Elise s'avance discrètement, et, quand elle se trouve suffisamment près de ce dernier, elle entrelace ses doigts dans les siens. Maël se retourne doucement, et son visage, à la vue de celle qui le passionne, se change pour devenir un peu moins maussade. Leurs bras s'enveloppent réciproquement et leurs corps se resserrent l'un contre l'autre. Eux, qui se sont retrouvés la veille, doivent à présent déjà se dire adieu. « Prends soin de toi. » glisse Maël dans l'oreille de sa douce. « Je te le promets. » lui répond Elise d'une voix à la fois douce et mélancolique. Elle aimerait lui retourner ses mots, mais elle sait que cela ne dépendra pas uniquement de lui. Le son des cornets vient briser leur embrassade. Un dernier baiser s'échange, puis Maël disparaît dans la foule, son visage parmi celui de milliers d'hommes, sa compagnie à l'horizon. Elise a le cœur serré, et seule reste Lucie pour la réconforter.

Depuis son départ, les heures se succèdent et viennent laisser place aux jours, aux semaines et aux mois, avec lesquels viennent de lointaines nouvelles de guerre. À chacune d'elles, Elise ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine peur mêlée à un peu d'espoir. À la fin du mois d'août, elle apprend, au travers de quelques chuchotements, que Paris aurait été libéré. Puis, mis à part quelques récits ponctuels, la guerre s'éloigne et les frontières du Reich reculent. Maël, lui, reste silencieux, ni lettres, ni nouvelles. L'hiver arrive, les jours s'assombrissent, la chaleur recule et le cœur d'Elise se fait plus froid. Elle souffre, mais lutte contre ses pensées qui lui murmurent qu'il n'est plus. Il doit être encore là. Il le doit. En février, des nouvelles selon lesquelles l'Allemagne serait en train de tomber viennent réchauffer un peu les cœurs des villageois, mais pas celui d'Elise, elle qui attend toujours. Le printemps pointe le bout de son nez et tous sentent que la guerre arrive à son terme, Elise en craint les représailles. Le premier jour de mai, le monde entier apprend que l'homme qui a déclenché le conflit le plus meurtrier du siècle est mort, Adolf Hitler n'est plus. Elise aurait normalement ressenti quelque chose, mais la possible disparition d'un autre homme l'obsède. Le 8 mai, la guerre prend fin en Europe, elle qui est endeuillée de ses fils, Elise de son cœur.

Le 10 mai, c'est une robe de deuil qu'elle revêt chez elle, ayant perdu espoir. Mais alors qu'elle se résilie à pleurer ses premières larmes, on vient frapper à sa porte. Sans qu'elle se lève pour aller l'ouvrir, celle-ci s'ouvre d'elle-même. Un mot retentit : « Elise ? » ...

Le soleil illumine ce beau ciel d'été 1945 et ses rayons réchauffent l'atmosphère. Friedrich est installé à une petite table, mais, cette fois-ci, il n'est pas seul. À ses côtés sont installés de jeunes mariés, Elise et Maël. Leur amour rayonne, porteur d'un renouveau fait d'espoir et d'humanité ; on pourrait presque, l'espace d'un instant, oublier que nous fûmes en guerre...